

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE
de Jean-Pierre Léonardini

Un dragon brûle les planches

Christophe Rauck, directeur du Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges), a mis en scène *le Dragon*, d'Evgueni Schwartz (1). Ce conte, achevé durant la guerre germano-soviétique, fut créé à Moscou en 1944. Un hiérarque du Parti fit interdire les représentations. Il avait flairé – qui se sent morveux se mouche – un pamphlet en contrebande sur Staline, même si c'est Hitler que Schwartz, entamant l'écriture de la fable avant le conflit, avait eu d'emblée dans le collimateur. Disons qu'il s'agit d'une épouvantable tyrannie, à laquelle des gens ont dû s'accoutumer. Une fois l'an, on livre une vierge au Dragon qui règne sans partage. Arrive Lancelot, chevalier errant. Il lance un défi au monstre. Lancelot l'emporte, mais, atrocement blessé, disparaît. L'ancien bourgmestre, vraie crevure politicienne, usurpant les lauriers du libérateur, prend le pouvoir, l'exerce en toute cruelle démagogie. Lancelot refait surface, punit les méchants, épouse la vierge. C'est un chef-d'œuvre d'innocence allusive, servi à ravir avec des vertus peu communes d'invention, un raffinement esthétique, une science du jeu persifleur au-dessus de tout éloge. Tout enchante, depuis la scénographie (Kristos Konstantellos) et les costumes (Coralie Sanvoisin), qui balisent le territoire du conte de signes de reconnaissance lisibles, jusqu'à l'escorte savante de la musique (Marc Banaud, Arthur Besson). L'interprétation, c'est de l'or. Chacun, à l'originalité harmonieusement construite, s'intègre dans un tout cohérent. Voyez John Arnold qui fait, entre autres, le Dragon sous trois apparences : un commissaire politique, un genre de Méphisto à la Jules Berry, une répugnante sorcière. À tous les coups c'est neuf, drôle, époustoufflant de maestria. Idem pour Philippe Hottier (le Bourgmestre). Du vif-argent, un histrionisme éhonté au service de la plus réjouissante dénonciation du caprice totalitaire. Et le Chat que compose Valérie Gasse ? Mitaines, moustaches au crayon, une certaine façon de parler-miauler. On y croit. Juliette Plumecocq-Mech n'est-elle pas un délicieux Lancelot androgyne, qui se meut suivant la biomécanique des arts martiaux ? Et Henri, fils du Bourgmestre, n'est-il pas composé, par Jean-Philippe Meyer, en parfait petit voyou acrobate ? Et Elsa (Olivia Côte), touchant tendron qui semble découpé dans un livre pour enfants ! Et dans le rôle de son père noble, l'archiviste Charlemagne, Myriam Azencot n'est-elle pas d'une justesse de ton et d'allure proprement confondante ? J'arrête la nomenclature. Tous et toutes (ils sont quinze) s'avèrent épatants. Rien ne cloche. On sent là, au sein de la plus intelligente motricité, quelque chose de l'héritage du Théâtre du Soleil, idéalement subsumé sous le rire et la grâce.

(1) C'était du 21 octobre au 15 novembre
au Théâtre de la Cité internationale.

Tournée : Saint-Brieuc, Nantes, Angers, Nancy, Angoulême,
Sartrouville, Lille.